



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Le fait excitationnel. Logique inconsciente du paroxysme

The excitational fact. Unconscious logic of paroxysm



P.-L. Assoun

20, rue de la Terrasse, 75017 Paris, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le 17 avril 2018

Mots clés :
Excitation
Pulsion
Processus
Paroxysme
Pare-excitation
Répétition
Satisfaction
Trauma
Pulsion de mort

Keywords:
Excitement
Drive
Process
Paroxysm
Protective shield
Repetition
Satisfaction
Trauma
Death drive

RÉSUMÉ

Tout part du « fait excitationnel, » physico-physiologique, en sorte que ce serait ce sur quoi la psychanalyse, articulée aux processus psychiques inconscients, a le moins à dire. La présente contribution montre qu'il n'en est rien, le savoir de l'inconscient redécouvrant l'excitation, prenant place dans la dialectique des savoirs de l'excitation, en reprenant la question depuis l'origine du processus pulsionnel. L'excitation, ce « fait brut », apparaît comme ce « bing bang matériel » – la physique a bien parlé d'« atomes excités » – qui fait travailler la psyché. Cet unique point d'impact, « momentané », est en même temps ce sans quoi rien ne serait possible. La pulsion naît de l'excitation et de son site, les zones érogènes. Concept purement économique – désignant une « montée » déstabilisante –, l'excitation commande en même temps son destin pulsionnel, puisqu'il s'agit de savoir quoi en faire. La pulsion cherche autant à répondre à l'excitation qu'à s'en débarrasser. C'est ce à quoi on ne peut échapper, espèce d'extériorité interne. Partant d'une phénoménologie de la manifestation excitationnelle, cette contribution construit le portrait métapsychologique du processus excitationnel, en ses deux versants, de l'*Erregung*, désignant l'internalité excitationnelle, à distinguer du *Reiz*, qui en représente l'aspect invasif externe. Ainsi se dessine une psychopathologie de l'excitation, à partir du « ça », ce « chaudron d'excitations ». Ce que la psychanalyse révèle, c'est une logique du paroxysme, bascule de la répétition de la satisfaction à la satisfaction de la répétition, révélatrice du travail de la pulsion de mort. Tout dès lors est à reprendre, au bout du trajet freudien, depuis le « pare-excitation », stratégique pour la désunion pulsionnelle et son agent traumatique. Ce qui légitime Lacan à promouvoir, misant sur « l'au-delà du principe de plaisir », la catégorie de « jouissance », ligne de franchissement qui vient inscrire l'excitation dans une économie du paroxysme.

© 2018 Publié par Elsevier Masson SAS au nom de Association In Analysis.

A B S T R A C T

Everything starts from the physico-physiological “excitational fact”, so that it would be on which psychoanalysis, articulated to the unconscious psychic processes, has the least to say. The present contribution shows that it is not so, the knowledge of the unconscious rediscovering the excitement, thus taking place in the dialectic of the knowledge of excitation and taking up the question since the origin of the drive process. The excitement, this “raw fact”, appears as this “material bing bang” – physics has spoken of “excited atoms” – which makes the psyche work. This single point of impact, “momentary”, is at the same time what otherwise nothing would be possible. The drive arises from the excitement and from its site, the erogenous zones. A purely economic concept – designating a destabilizing “rise” – excitation at the same time control its drive destiny, since it is a matter of knowing what to do with it. The drive seeks as much to respond to excitement as to get rid of it. This is what we cannot escape, a kind of internal externality. Starting from a phenomenology of the excitation manifestation, this contribution constructs the metapsychological portrait of the excitation process, in its two sides: the *Erregung*, designating the internality excitation, to distinguish from the *Reiz*, which represents the external invasive aspect. Thus is drawn a psychopathology of excitement, from the “id”, this “cauldron of excitations”. What psychoanalysis reveals is a logic of paroxysm, a shift from the repetition of

Adresse e-mail : paullaurent.assoun@gmail.com<https://doi.org/10.1016/j.inan.2018.03.002>

2542-3606/© 2018 Publié par Elsevier Masson SAS au nom de Association In Analysis.

satisfaction to the satisfaction of repetition, revealing the work of the death drive. Everything from then on is to be taken again, at the end of the Freudian journey, since the “protective shield”, strategic for the drive disunity and its traumatic agent. What legitimizes Lacan to promote, relying on “beyond the pleasure principle”, the category of “jouissance”, crossing line that comes to register the excitement in a paroxysmal economy.

© 2018 Published by Elsevier Masson SAS on behalf of Association In Analysis.

Le créateur de la psychanalyse a toujours placé celle-ci sous le signe de « la science » comme instance. Il la caractérise comme une *Spezialwissenschaft*, « science spécialisée » dans l’investigation des *processus inconscients* ou, en raccourci, « science de l’inconscient » – à condition de ne pas l’hypostasier en Inconscient majuscule ou principe, mais de l’envisager comme un « système », actualisé par ces processus qu’il permet d’encoder. C’est à ce titre, aux yeux de Freud, une *Naturwissenschaft*, une « science de la nature », explicative d’abord. C’est cette plate-forme épistémologique de la psychanalyse (Assoun, 1981) qu’il faut rappeler en abordant chacun de ses objets et de ses champs d’intervention. Pas question d’aller chercher ailleurs que dans la science ce qu’elle ne peut nous donner, c’est le principe freudien (Freud, 1927). C’est une science d’autant plus résolue qu’a *minima*, sans exaltation scientifique, elle est mue par une passion faustienne de mettre à jour la vérité inconsciente référée à un sujet divisé.

Elle ne peut être en dialogue avec les sciences que parce qu’elle y est domiciliée, qu’elle émarge à son *idéal régulateur* animé par un *désir de réel*. La difficulté, c’est que les sciences, alors qu’elles traitent d’une même chose, ne parlent pas du même objet, et alors même qu’elles traitent du même objet, ne disent pas la même chose. Tel est l’effet de la babélisation du savoir, qui n’est pourtant pas quelque malédiction, pas plus que la diversité des langues. L’hétérogénéité des langues et des jouissances idoines est au contraire ce qui fonde l’échange, plus que le dialogue, notion irénique qui ne convient guère au choc des savoirs. Il faut savoir le reconnaître, le savoir de l’autre est toujours un trauma pour son savoir propre, en quoi justement c’est des lignes de fracture entre les savoirs que se produit l’effet de réel le plus fécond. Plutôt que de quelque « complémentarisme », il s’agit bien de décomplémentation, la psychanalyse se faisant fort, comme science des *refuse* (Freud, 1914), de repérer ce qui manque aux autres discours, non pour avoir le dernier mot, mais pour recueillir le reste et lui faire droit.

Traiter de l'intraitable : le défi de l'excitation

Soit donc l’excitation, qui pourrait être un exemple privilégié de cet échange. L’excitation, c’est la chose même en cause, le « fait excitationnel » c’est l’objet à élaborer, que les *discours* physique, biologique, médical, psychologique, psychiatrique – et psychanalytique, discours de démarcation – cherchent à cerner. Soulignons d’entrée que c’est depuis son expérience clinique que la psychanalyse redéchiffre le processus excitationnel, empirie qui ne s’inscrit pas moins dans la théorie dite métapsychologique et dont elle s’autorise pour la reconsidérer. L’excitation se présente avec un statut étrange, particulièrement ressenti en psychanalyse, d’*externalité interne*. Entendons qu’elle est cet élément initiateur du processus, ce qui doit s’être passé, avoir *eu lieu* (l’expression est intéressante par son caractère spatio-temporel), pour que tout le reste arrive et s’ensuive, mais qui s’éclipse à peine accomplie, telle un éphémère, qui trouve une mort à court terme, quasi instantanée, à sa naissance. À la façon du furet, cet animal qui se reconnaît à ce trait mobile que l’on ne fait que voir passer, trace mobile. Vu du savoir de l’inconscient, c’est ce qui, rendant possible le jeu, demeure hors-jeu, tout en demeurant l’oubliable du jeu entier auquel elle ne participe plus, sinon au titre qu’elle en fut la

première carte, le *coup d’envoi* qui a impulsé le reste. L’excitation fait *trace* (Assoun, 2001 ; 2017a), à la façon d’une mémoire immédiate (il faut assurer l’oxymore).

Elle est ce qui arrive au corps – c’est ce qui même est *au ras du corps*, sa manifestation basique –, mais surtout ce que le corps, chroniquement excité, génère aveuglément. C’est un être de surface, émulsion du *Körper*, pourtant supposé venir des tréfonds de la corporéité, du *Leib*. L’excitation est éprouvée par le corps, dans la mesure où elle touche le *sensorium*. Il faut bien distinguer l’événement physico-physiologique de sa subjectivation minimale, sensorielle. Venant de l’extérieur à la psyché, elle doit pourtant bien *s’y inscrire* en quelque manière – et c’est tout le problème, on va s’en assurer.

En deçà même du corps vivant, on parle bien d’« atomes excités ». Il faut conjurer toute vision animiste pour en entendre la définition comme l’effet d’un *passage*. L’atome est dans un « état excité » lorsqu’un des électrons d’une couche électronique inférieure passe, grâce à l’énergie qu’il reçoit, à une couche électronique située à l’état supérieur. Or, on n’a pas trouvé de meilleur mot qu’« excitation » pour désigner ce *franchissement de bas en haut*. À quoi s’ajoute la notion d’excès ou d’excédent, l’électron étant littéralement *surchargé*, énergétiquement surmené. Sachant que ce n’est qu’un moment : eu égard à l’instabilité de l’état, l’électron va, tôt ou tard, revenir à sa couche électronique initiale. Donc pas d’excitation pérenne, pas de révolution, telle est l’excitation qu’elle finit toujours par *re-tomber*, dans la matière, dans l’être vivant comme, on va le voir, dans la psyché.

Tout cela parle au plus près à la *métapsychologie* de l’excitation – cette superstructure théorique de la psychanalyse (Assoun, 2013a) qui décrit tout processus psychique, qui va « au-delà » (*meta*) du conscient, selon les *quantités* dépensées et investies (économie), les *conflits* (dynamique) et les *lieux* (topique). Il se confirme que la métapsychologie a une affinité particulière avec la science physique du réel, eu égard au « physicalisme » freudien, élément axial de son épistémologie. Il est vrai qu’elle hérite la notion de la physiologie, de la biologie et de la médecine, mais en dégage la fonction originale eu égard au sujet de l’inconscient.

Phénoménologie du fait excitationnel

L'intraitable ou la trace à traiter

Ce fut justement le point de départ de notre interrogation et de notre enquête métapsychologique : soit donner un statut psychanalytique à cette notion, voire la promouvoir au rang de concept, via le déchiffrement métapsychologique, ou du moins d’en réinterroger la place. D’où l’idée de présenter un « Court Traité de l’excitation » (Assoun, 2013b)¹ expression qui ne va pas sans provocation : car l’excitation se distingue spécialement par son caractère intraitable – au sens de ce qui se refuse à toute prise et ce qui est, pour le savoir en l’occurrence, d’un commerce difficile. Elle est là avant d’être pensée, existant préréflexivement. En traiter le plus correctement, c’est en affronter l’intraitable : tel fut le défi de notre enquête dont il s’agit ici de redéployer la problématique, afin

¹ Nous nous permettons de renvoyer à cet ouvrage pour les développements des éléments de la problématique présentée dans la présente contribution.

de la rejouer sur le champ interdisciplinaire. Et telle est l'excitation qu'elle met lesdites disciplines, à son image, dans tous leurs états. . .

La métapsychologie elle-même pourrait sembler la secondariser et la neutraliser, estimant que les affaires sérieuses en quelque sorte commencent, dans la processualité inconsciente, avec la pulsion (Freud, 1915). Là « la sorcière » (c'est son appellation freudienne (Freud, 1937) est à son affaire, elle sait cuisiner (avec) la pulsion (*Trieb*). Mais l'excitation (*Reiz*), qui en est l'ingrédient nécessaire, semble fondue dans le pulsionnel, comme sa palpitation enfouie. S'il y a des « destins » de pulsions (*Triebchicksale*), quel sens cela aurait-il de parler de « destins » de l'excitation, puisque c'est en quelque sorte un éternel début, un présent fulgurant ? Son destin privilégié et automatique est la décharge. Tel est ce nœud de paradoxes qui constitue le cœur de la problématique.

Reiz : entre excitation et charme

Il faut se référer à *Reiz*, le mot qui en allemand, donc aussi en allemand freudien, désigne l'excitation, avec un double sens, il désigne aussi le charme. Le clin d'œil de la langue serait-il que l'excitation a son charme ? Les deux notions sont nettement antithétiques en français. Le charme renvoie à la séduction douce, influence magique qui consiste à tromper agréablement, à endormir la résistance de l'autre, à apaiser et anesthésier, avec une connotation magique. Exciter, c'est au contraire susciter, provoquer une réaction (d'ordre physique ou moral), *mettre en branle* un processus physique, ce qui se retrouve dans le mot « attrait », équivalent plus adéquat du terme allemand. Il y a donc quelque chose de brusque et de violent dans l'excitation. Si charme il y a, c'est celui d'un tropisme violent. L'« héliotropisme »², orientation d'un organisme par des agents physico-chimiques, l'illustre littéralement : l'insecte polarisé par la source de lumière ou le tournesol excité par la lumière solaire viennent l'illustrer autant que le symboliser.

L'allemand, par son homonyme, suggère un rapport sous-jacent : pas de charme sans excitation, la charmeuse par exemple excite en douce, mais aussi pas d'excitation sans allusion à quelque mouvement violent du corps, un *orgasmos* ou « coup de sang ». Reste que, en contraste du charme qui joue de la métaphore, l'excitation, dégagée de toute métaphore, illustrerait bien cette définition du réel comme ce qui revient toujours à la même place, « à cette place où le sujet en tant qu'il cogite, ne le rencontre pas » (Lacan, 1962). Formule judicieuse qui ne place pas le réel dans l'irrationnel, mais dans la « non-rencontre » du cogito. Cela s'applique bien à l'excitation, dont le caractère de « donnée immédiate » condamne à l'aborder par la non-rencontre, ce qu'expérimente concrètement le sujet excité, si identifié avec son excitation qu'il n'en est pas réellement contemporain. L'excité n'est plus nulle part, que dans son corps, il est coupé de toute « arrièremonde » (Nietzsche) . . . et du coup « hors de lui ». Etre excité, c'est immanquablement suspendre l'acte de penser et ne plus rien avoir à savoir (quoique l'excitation intellectuelle, on le verra, pose une question essentielle). C'est en quelque sorte *être su* . . . par son propre corps, dans cette temporalité resserrée et intense. C'est se retrouver massivement identifié à un événement du corps. D'où le défi d'une pensée de l'excitation, ce qui en retour la rend si excitante . . . à penser quand même. Il faut prendre à rebrousse-poil l'excitation pour la penser, qu'elle le veuille ou non, et surtout quoiqu'elle soit souverainement indifférente à ce qu'on la pense ou non. Ne serait-ce pas la meilleure porte d'entrée dans la problématique de l'excitation en son envers inconscient, à la fois à la racine de la corporéité et à sa superficie ?

² Notion introduite par Jacques Loeb, biologiste américain en 1890.

Erregung versus Reiz

Mais l'allemand dispose d'un autre terme pour connoter le fait excitationnel, ainsi dédoublé : *Erregung*. Le *Reiz* serait le factum corporel et biologique, « biotique » en quelque sorte, et proprement physique – il y a aussi de l'excitation, on l'a vu, dans les processus inorganiques, atomiques. L'*Erregung*, « motion » (*Regung*) ou mouvement interne, serait, elle, l'excitation proprement psychique, « psychisée ». Tout serait clair, trop clair, car *Reiz* et *Erregung*, plutôt qu'une dualité, renvoient au double visage d'un même fait, comme frontalier du dedans et du dehors. C'est pourquoi nous préférons parler des fonctions (R) et (E), d'un « fait excitationnel » Janus.

Cela comporte une conséquence épistémologique majeure : il n'y a pas d'un côté la biologie, de l'autre la psychologie de l'excitation. Si l'inconscient analytique est « le maillon manquant entre psychique et somatique » (Freud, 1917 ; Assoun, 2009), formule illuminante du statut du corps dans l'inconscient, l'excitation ne saurait se tenir tranquille d'un côté ou de l'autre de cette frontière. Freud joue son va-tout en caractérisant la pulsion comme « excitation pour le psychique » (Freud, 1915), tout se rejoignant dans cette préposition « pour ». L'excitation est intrinsèquement de l'ordre de « l'impact momentané (*momentaner Stoss*) », c'est même ce que l'on peut dire d'« essentiel » d'elle, en sorte qu'on peut l'appeler le point ou foyer de déclenchement pulsionnel, en ce lieu, foudroyant, où elle vient impacter le psyché.

Métapsychologie de l'excitation

Excitation et pulsion : le déplacement analytique

La psychanalyse en redécouvre donc le caractère énigmatique. Celui qui commence dès la confrontation du nourrisson à ces tensions endogènes qu'il ne peut fuir ni décharger par ses propres moyens et qui requièrent l'intervention de la personne susceptible de l'interpréter. Les cris et l'agitation motrice sont les modalités de « l'action non spécifique » (Freud, 1895) qui ne peut atteindre la satisfaction par ses propres moyens Freud opère un déplacement majeur, par rapport à une physiologie de l'excitation. La vraie question n'est pas « qu'est-ce que l'excitation ? » (dans laquelle on s'enlise, elle nous enlise . . .), mais : « Comment la pulsion se comporte-t-elle envers l'excitation ? » Formule qui signifie que l'excitation n'est pas simplement le déclic qui embraye le « briquet » pulsionnel. Certes c'est, corrélativement à la source, la zone érogène, le paramètre premier, mais c'est surtout son *impulsion*. Tout discours sur l'excitation qui méconnaîtrait le factum pulsionnel en raterait la problématique. Ce qui n'empêche pas de revenir à sa nature propre via ce détour nécessaire par la pulsion.

Alors, comment se comporte-t-elle, la pulsion, envers l'événement excitationnel ? Pulsant, elle réagit à l'excitation. Elle est réponse à cette sommation qui vient du corps pour mettre en branle (la métaphore sexuelle ne nous quittera plus désormais) la procédure de satisfaction. En un sens, la pulsion, avant de connaître des aventures qui constituent toute la vie psychosexuelle, du refoulement à la sublimation, des retournements et des renversements (Freud, 1915), la pulsion donc est elle-même le destin de l'excitation. Autrement dit, la motion de satisfaction pulsionnelle est la seule façon . . . d'échapper à l'excitation et de s'en débarrasser. C'est pourquoi un sujet chroniquement excité est à coup sûr un frustré, et non, comme on pourrait le penser, animé d'une santé et d'un dynamisme pulsionnels.

Si l'excitation est à la source de la pulsion, elle est aussi, à la limite, ce contre quoi la pulsion se défend. Elle n'y prend certes pas sa source comme un long fleuve, tranquille ou tumultueux. La seule

façon d'échapper à l'excitation est cette fuite en avant de la pulsion qui, dès lors cherche un *but* et un *objet* pour la nourrir et *s'en divertir*. Là où l'excitation n'a pas d'objet propre ni d'autre but que son éconduction (*Abfuhr*). La pulsion indique et propose son objet à l'excitation, pour l'occuper en quelque sorte, pour la distraire de son appétit autocentré. Mise au point capitale pour une *clinique de l'excitation* : ce rapport intime et tendu à la fois de l'excitation et de la pulsion donne une clé majeure de la clinique du sexuel.

L'hystérie ou l'excitation complaisante

La psychanalyse ne peut donc que se laisser intriguer par ce quelque chose d'aveugle, qui ne veut rien, et que pourtant le sujet « tient à sa disposition » (comme Dora avec sa toux qui gratte la gorge (Freud, 1905), malaise dont elle peut se délecter subsidiairement). Mais comment donc « tenir à sa disposition », à l'usage de son symptôme, cela dont on ne peut justement pas disposer à son gré ? C'est à l'hystérique et à son art de la conversion, son saint secret, qu'il faudrait le demander, ou plus précisément de ce « pas » que le corps fait vers le conflit psychique, cet *Entgegenkommen* (« venir au-devant ») que l'on a traduit en termes de « complaisance ». C'est un fait clinique essentiel, que l'excitation est ce qui agit *en sous-main du symptôme*. Car disons-le pour montrer comment toute cette approche d'apparence formelle se met en acte dans la clinique concrète, en désignant la moindre toux hystérique ou l'éternuement à répétition par lequel se produit la conflagration tonitruante de ce grattage interne.

Une magnifique métaphore freudienne exprime le lien entre excitation et symptôme, celle du « grain de sable » et de la « perle », qui oblige à chercher du côté de l'ostréiculture ! L'excitation est bien figurée par ce grain de sable, ce déchet qui s'insinue intempestivement dans le « manteau » des ostracées – tel l'huître – et dont celles-ci se défendent en déclenchant un mécanisme bio-organique impressionnant, revenant à enfermer l'intrus dans un tombeau de son nacre, via la substance nommée aragonite³. Phénomène extraordinaire de croissance d'un minéral guidée par un être vivant, particulièrement apte à figurer l'interaction intime, au cœur du phénomène excitationnel, entre organique et inorganique.

L'éréthisme ou la montée en puissance

Insistons donc à avancer vers elle au moyen de la métapsychologie.

L'excitation semble d'abord, sinon exclusivement, de l'ordre de l'économie. C'est d'abord quelque chose qui « monte » (*Reizsteigerung*). Là se profile l'éréthisme, pour employer le terme médico-psychiatrique qui a rempli un long service, pour donner un nom savant à l'excitation dite « anormale ». Ne réduisait-on pas l'hallucination à un éréthisme cérébral, comme on parlait d'éréthisme cardiaque ? Qu'est-ce au reste que le mécanisme hormonal, sinon un éréthisme organique (« hormô » veut dire « j'excite ») ? Mais il faut comprendre que la montée elle-même constitue le réel premier de l'excitation : « ça monte », changement de thermostat dans l'instantanéité absolue. Ce n'est donc pas un simple « facteur » économique, mais ce qui manifeste *l'économie du réel (corporel)*. Signifier « ça monte ! », c'est la façon, pour le corps, de dire « c'est là ! », ce qui suppose une dépense, mais aussi un *différentiel qualitatif*, bien que virtuellement mesurable, puisque l'excitation s'éprouve par la différence, en une fébrile logique sinusoïdale. L'excitation étant radicalement hors langage, le cri est la façon non d'exprimer l'état excité (qui est plus qu'inexprimable, hors expression), mais de le décharger en une jaculation hors langage articulé – ce qui vient, du côté féminin,

prendre acte du « coup de sang ». . . L'excitation peut être criarde, justement parce qu'elle ne peut pas parler.

La pulsion, elle, se distingue par sa continuité, la pulsion sexuelle, dans son registre humain (les animaux disposant de l'instinct qui sait s'arrêter), se traduisant par ce continuum, lui permettant de surgir à tout moment ou de travailler en sourdine. D'autant que, contrairement à la propulsivité de l'instinct, la pulsion tend à revenir en boucle à sa source, se retrouvant donc nez à nez avec l'excitation d'origine. Mais pour que « ça redémarre », il faut une discontinuité primitive, il faut que ça s'excite (que le « ça » s'excite), inégalité primitive du tissu à sa propre texture, émoi de la muqueuse. L'excitation est donc cet « a-chronique » qui fait trou dans la chronicité de la pulsion. Ce n'est possible que parce que le corps ne fait pas que jouir, il « se jouit », forme pronominale épinglée par Lacan. S'exciter, c'est « remettre ça ». Elle est donc éminemment momentanée (*momentan*), mais cette répétition instantanée, « en flash », embraye une continuité, pulsionnelle, à laquelle elle demeure étrangère, par son caractère intrinsèquement disruptif. « Après moi le déluge ! », l'adage royal lui conviendrait bien. Il y a une souveraineté de l'excitation : le plus modeste prurit côtoie, on va le voir, Sa majesté la jouissance. . . Ce truc qui monte, comme ça, rompant l'état de repos, cette « inquiétude » venant interrompre l'état dit « quiescent », c'est ce minuscule big bang de l'espace corporel qui ne cesse de se repercuter dans son après-coup, espèce de queue de comète.

Ce presque-rien est donc à terme in-quêtant. Ce que Lacan dit de « la jouissance », que « ça commence à la chatouille et ça finit à la flambée d'essence » (Lacan, 1969) s'applique littéralement à l'excitation. Cela explique que le sujet puisse avoir peur de son corps, de cette étrangeté pulsionnelle dont il s'alerte à l'occasion. Ce qu'exhibe la figure du « corps possédé », sur-excité par une puissance qui en prend possession. Ce qui trouve sa résonance anthropologique. Ainsi la *transe* élève-t-elle l'excitation au rang de passage, comme l'indique le corps chamanique ou le « tarentulisme », où la piqûre de l'araignée convoque l'émergence de ce corps autre. Le sujet en son incarnation corporelle n'a même vraiment peur pour de bon que de ça, en dernière instance, de son double pulsionnel, ce qui donne la clé de l'hypocondrie – où le sujet, plus que de quelque maladie imaginaire, est envahi de déplacements ineffables, en un climat d'*estrangement*, et de la *paranoia somatica* – où le sujet est persécuté, au-delà du délire d'influence, par son propre corps. Le sujet s'angoisse de son corps, cet excité qu'il sent capable de tout. Nous parlons ici de la *Reizbarkeit*, de l'excitabilité qui constitue en quelque sorte la *diathèse* ou « disposition fondamentale » du corps. Cette notion vénérable, dans la tradition médicale, mérite d'être resituée du côté de l'excitabilité basique du corps.

Le « ça », instance excitationnelle

Cela permet de revenir à la pulsion, à la lueur de l'instance chargée, au sein de l'appareil psychique, des affaires pulsionnelles, le ça (Es), conformément à la relecture de la seconde topique. Qu'on relise la caractérisation dudit ça : « nous l'appelons un chaos, un chaudron plein d'excitations en ébullition » (*einen Kessel voll brodelnder Erregungen*) (Freud, 1932-33).

Ce n'est pas un hasard si la comparaison évoque fantasmatiquement le chaudron des sorcières. Que cuisine, la sorcière, sinon l'excitation pulsionnelle ? C'est pourquoi elle sent le soufre – « l'odeur » de l'excitation corporelle qui parvient à l'olfaction du moi. Reste l'idée de « contenant » : le ça contient bien les excitations, sans pour autant les contrôler, tâche laborieuse qui revient au moi. L'idée de chaos indique le caractère erratique d'éléments informels, dominé par la confusion initiale, indifférenciée, de la matière et de ses éléments. État d'enchevêtrement, d'amalgame d'objets nombreux et hétéroclites. Entre parenthèses,

³ Sur ce point, nous renvoyant à la préface de notre *Corps et symptôme*.

n'est-ce pas ce qui a imposé aux physiiciens la métaphore matérielle d'électrons excités – sauf à introduire la notion opposée d'un ordre rigoureux, d'une logique « élémentale » imposée par l'économie quantique ? Mais, sur le versant physiologique et psychologique, c'est autour de cela que tournait la notion de magnétisme mesmérin : le fameux « baquet » de Mesmer sert à polariser cette magnétisation des corps, agrégeant bien entendu des femmes magnétisées et magnétiques, bref des hystériques. Les objets magnétisés et démagnétisés donnent l'impression d'une excitation de la matière. Il y a bien en ce sens un « mouvement brownien » de l'excitation.

Enfin, on relèvera, dans la définition du ça, la notion thermique d'« ébullition ». C'est au sens propre en physique le phénomène accompagnant le passage d'un corps de l'état liquide à l'état gazeux – formation dans la masse du liquide de bulles de vapeur qui viennent crever à la surface. On parle de « point » ou de « température » d'ébullition. La figure commune en est le lait qui bout, semblant s'exciter dans la casserole, menaçant de déborder, le déchiffrement animiste n'étant décidément jamais loin. Cela s'exprime par l'idée d'effervescence et de vive agitation. Les appareils domestiques modernes produisent le signal où le point de cuisson est atteint. Dans le système désigné par l'impersonnel « ça », c'est bien d'excitations sexuelles qu'il s'agit. On ne s'étonnera pas que les exemples cités, physiques, comportent une irrésistible résonance sexuelle. Le moi accuse réception des excitations, mais c'est dans le ça, ouvert par son extrémité sur le somatique, que macère le magma d'excitations.

Excitation et sublimation : le ravissement mystique

C'est aussi le ravissement mystique, qui montre un corps mis dans tous ses états par le rapt divin, qui admet un déchiffrement immanent. Une étonnante retombée en est la définition métapsychologique : « Mystique : auto-perception, au-delà des limites du moi, du règne et des puissances du ça ». Si l'on s'est avisé que le ça est un chaudron d'excitations, la mystique se situerait du côté d'une capacité pour l'instance excitationnelle de s'auto-percevoir, à la limite du moi, ce qui suppose un bouleversement ponctuel des « relations entre les circonscriptions psychiques » : « nous nous représentons aisément que certaines pratiques mystiques arrivent à bouleverser les relations normales entre les divers fiefs psychiques, que la perception devient ainsi capable de saisir des rapports dans le moi profond et dans le ça qui lui seraient sans cela restés impénétrables ». C'est ce qui expliquerait le mélange, au cœur du *ravissement* mystique, de la jouissance du corps avec le registre du sublime. Le mystique est littéralement excité et « dérangé », mais la poussée de l'excitation se fonde avec une autre poussée vers le haut « oblique » qu'est... la sublimation (Assoun, 2017), expérience pulsionnelle déviée du but proprement sexuel. On relèvera cette métaphore de la montée dans ces deux pôles antonymiques, excitationnel et sublimatoire, qui convergent dans l'expérience mystique (Assoun, 1984).

Dynamique de l'excitation sexuelle : l'inrefoulable

C'est bien par-là que nous approchons de l'excitation sexuelle, qui donne la clé de l'excitation génériquement considérée. L'excitation sexuelle généralisée a pour ressort ce fait stupéfiant de la dualité sexuelle, espèce de « pli » de l'être qui condense le *Reiz* au sens d'« attrait ». Le désir sexuel naît de ce fait primitif excitant de la perception de l'altérité sexuelle, ouvrant l'espace de l'entre-deux corps. « Nous avons tous expérimenté, note Freud, que le plaisir me plus grand qui nous est accessible, celui de l'acte sexuel, est lié à l'extinction momentanée d'une excitation hautement élevée (*momentanen Erlöschen einer hochgesteigerten Erregung*) (Freud, 1920). Le plaisir est donc réactionnel et proportionnel à une

montée d'excitation qui atteint son sommet puis qu'elle ramène (dans le meilleur des cas) à zéro. Sauf à rappeler que cette excitation est l'héritière de cette macération des pulsions partielles « prégénitales », qui imprègne tout le devenir psychosexuel. Ainsi, si la sexualité n'est assurément pas la seule source d'excitation, qui commence dès l'orée du vivant, le fait de l'excitation tend irrésistiblement à la sexualisation. Le sexuel donne le hic de l'excitation. Non parce qu'elle « explique » l'excitation, mais en ce que l'on ne peut en parler qu'en référence au sexuel.

Et pourquoi, finalement, cette tendance endémique de toute excitation à la sexualisation ? Pour cette raison très paradoxale que *l'excitation ne se refoule pas*. Que le sujet essaie de re-fouler une excitation ascendante ! La pulsion, elle, est sujette au refoulement, mais à travers son représentant-représentation. Seulement *pas tout de la pulsion est refoulable*. Quel est ce reste, sinon l'affect (qui se décharge ou se réprime tant bien que mal) et en dernière instance, l'excitation (qui ne se réprime même pas). On le voit illustré de façon élémentaire et spectaculaire, en observant le sujet qui tente de réprimer ses larmes. Quand l'excitation monte, tel un reflux irrésistible, sous la forme du débordement émotionnel, dans un premier temps, le sujet cherche désespérément à réprimer l'affect et à contenir l'excitation, mais, franchi un certain seuil, la décharge se déchaîne, ce dont vient témoigner la sécrétion lacrymale, par parasitage avec une représentation aveugle, parce que refoulée. Il serait donc erroné d'en conclure que l'excitation est a-dynamique : disons plutôt qu'elle participe à la dynamique « par la bande ». L'excitation affectale ne se donne libre cours que comme *contre-coup du refoulement de la représentation*. On peut avoir l'impression que, dans de tels cas, le corps brut signifie « bas les masques ! ». C'est plutôt un « clash » du refoulement. On comprend le rôle de « l'affect des affects », l'angoisse, cette excitation vers et par le vide qui vient signaler la mise en échec ponctuelle du refoulement (Assoun, 2014). Car le sujet angoissé n'est pas dans l'incertitude, il est bien plutôt sur-excité par un Autre non identifié, qui le tient dans ses mâchoires et le sidère.

Psychose et perversion : les ictus d'excitations

Il y a quelque chose dans la « pulsion sexuelle », note tranquillement Freud, qui fait qu'elle n'est pas favorable à la satisfaction (Freud, *Essais de psychologie de l'amour*). Ce soi-disant « pansexualisme » psychanalytique est donc ce qui place ce manque au cœur du sexuel. Or, c'est cette tension entre refoulement et poussée excitationnelle-pulsionnelle qui fait que cette pulsion-là, sexuelle, fait feu de tout bois pour flamber. Toute excitation tend donc à se recycler dans le circuit sexuel. Dans le contexte psychotique, où le refoulement n'agit pas, le corps se trouve traversé par des mouvements erratiques, « délocalisations de la jouissance », que le sujet restitue à travers des sensations ineffables, des hallucinations cénesthésiques, évoquant régulièrement des circuits électriques surgissant de nulle part et traversant son corps, ou des ondes invasives, retour sur le corps de la forclusion. Comme si l'excitation, n'étant plus filtrée par le refoulement, refluit ainsi sur sa source, physique. Le délire est destiné, dans un second temps de ce tsunami excitationnel, à donner une tentative d'explication de ce séisme corporel.

C'est ce donc témoigne, au-delà de la névrose, l'artiste en excitation qu'est le sujet pervers, ordonné non au refoulement mais au « déni » (*Verleugnung*). On sait comment le masochisme manie la « co-excitation libidinale », entre douleur et plaisir. Incompatibles dans la logique du principe de plaisir, ils apparaissent connexes dans une politique de fulguration excitationnelle, ce qui appelle la prise en compte d'un « au-delà du principe de plaisir » où la jouissance excitative trouve son compte. C'est par-là que nous débouchons sur l'ordre du paroxysme.

Logique du paroxysme : du pare-excitations a la jouissance

La jouissance phallique ou l'excitation pyrotechnique

L'excitationnel, figure du paroxysme

Une notion pourrait en effet récapituler l'être processuel de l'excitation, en son économique dynamisée, c'est le *paroxysme*.

On désigne à l'origine sous ce terme médical la « phase d'une maladie, d'un état morbide pendant laquelle tous les symptômes de ladite maladie ou dudit état morbide se manifestent avec le maximum d'acuité »⁴. C'est donc le moment de mise en acte de la totalité de l'être véranique de la maladie, c'est son acmé. Concert symphonique de la pathologie, « festival » de ses manifestations. Le « mime » hystérique des pathologies médicales se traduit et se trahit au reste par le fait de les porter à leur acmé, en une sorte de parodie.

D'où, au sens extensif, le « moment le plus intense dans le déroulement de quelque chose ». Ainsi parle-t-on du paroxysme d'une passion, état fébrile, forme aiguë de la « maladie d'amour », où elle atteint son sommet... de gravité. On voit le paradoxe du paroxysme : il montre la possibilité d'une pathologie, donc peu ou prou d'une aberration, de produire un excès créatif en son genre. L'état de gravité morbide coïncide avec ce que l'on appelle « poussée » au sens médical. Cela débouche sur « le dépassement de la mesure moyenne, des limites ordinaires » (qu'on pense encore à l'électron qui excède son énergie potentielle), donc le franchissement de passage d'une limite. C'est pourquoi les conditions de l'état paroxystique sont réalisées dans les conjonctures où une tension conflictuelle majeure est réalisée, ce qui « fait monter » les enchères ». Le paroxysme est bien en ce sens un concept économique-dynamique.

Itcus fébrile d'un processus pathologique, intensification phénoménale, franchissement d'un plafond : cela désigne au plus près le « fait excitationnel ». L'état d'excitation met l'organisme – et la psyché, en ce moment solidaires – en cet état érectif. On comprend que la médecine l'ait abordé du côté pathologique, toute excitation tendant à l'excès – on sait comment ça commence (et encore !), on ne peut pas prévoir quand et comment ça finit. Une idée insistante, jouissant d'un crédit populaire met le déclenchement du cancer en lien avec une répétition excitationnelle franchissant à terme un seuil pathologique. Mais l'événement *excitationnel* se trouve sur cette ligne de crête du normal et du pathologique, du vivant et du morbide. L'état d'excitation érotique présente une apparence morbide, qui fait du sexe l'expression paroxystique et quelque peu aberrante, monstrueuse, du corps vivant, mais aussi sa potentialité de débordement pathologique, menaçant les assises du vivant. Si l'exhibitionniste présente au regard de l'autre son anatomie érective, c'est bien qu'il cherche à être secondé par l'insupportable de son effraction, on le voit dans les comportements exhibitifs de la puberté, qui fait de l'adolescent un excité potentiel, tentant de faire se rejoindre péniblement l'excitation auto-érotique et le désir objectal. On le voit aussi chez le criminel sexuel, organisant un mécanisme de vidage de l'excitation, finalement à mille lieux du désir sexuel.

Aussi bien le sexuel, envisagé analytiquement, différent de la sexualité comme fonction biologique, est-il une épine plantée dans la science du vivant. On s'avise, via ce détour par le paroxysme, de la complexité de cette économie excitationnelle n'étant plus filtrée par le refoulement. Ne perdons pas de vue néanmoins que le refoulement psychique s'embraye par ce que Freud désigne comme « refoulement organique », tenu à distance des excitations liées à l'olfaction. C'est depuis que l'homme est debout (*homo erectus*) qu'il a cessé d'être en contact avec le sol, comme le museau animal⁵ : c'est ce refoulement organique qui précéderait et rendrait possible le travail psychique du refoulement de « l'après-coup ».

⁴ Article « Paroxysme » du *Trésor de la langue française*.

⁵ Idée reprise du début à la fin du trajet freudien, cf. notre *Corps et symptôme*, op.cit.

Le phallus donne le modèle de cette excitation en acte. Personne ne s'est risqué à décrire le cocktail de sensations qui le caractérise. L'évocation freudienne reste encore la plus suggestive, si l'on ose dire, quand il introduit le narcissisme. La notion lacanienne de « jouissance phallique » hérite de cette description, sauf à ce que Lacan la situe très paradoxalement « hors corps », tenant au signifiant, l'excitation pénienne étant, elle, immergée dans le corps. Toute la sexualité masculine, de ses exploits à ses déboires, tient dans ce clivage entre excitation *in corpore* et travail du signifiant, qui nous met au-delà de l'excitation. De l'excitation au désir, il y a un gap qui crée le suspense de l'acte sexuel qui peut faire de l'excitation un chemin vers la satisfaction ou s'y enliser inexorablement – de la décharge incontrôlable de l'éjaculation précoce au marais de l'éjaculation indéfiniment retardée. Que ce soit comme extinction précipitée ou éternellement différée, on voit les tribulations de l'excitation sexuelle.

Ce que l'on appelle « priapisme » est à ce titre une pathologie majeure de l'excitation. Il donne l'image d'une érection sans fin, qui ne laisse aucune place à la binarité de tumescence/détumescence et oblitère par-là même le désir. Pétrification qui fait de Priape, dieu des jardins et de la fécondité, le symbole simultanément d'une pétrification qui confine à la mort. Ferenczi met en rapport l'excitation torride du phallus, avec sa tendance à se détacher de l'organe saturé pour se détacher de l'excitation (Ferenczi, 1924), se trouve figée dans l'état priapique.

Si le phénomène comporte un déchiffrement comme une pathologie neurologique et vasculaire, cet érétisme phallique chronicisé engage en sa dimension inconsciente le complexe phallique. Curieusement une érection non-stop annule l'événement de l'érection en éternisant l'excitation, par une turgescence virtuellement à perpétuité, en sorte que le sujet ne peut plus que jouir de son propre membre, « se jouissant » jusqu'à l'extrême douleur. Ce que révèle la tragi-comédie du priapisme, c'est la difficulté structurale du masculin (Assoun, 2013c) de faire couple avec son excitation phallique. Mais c'est aussi ce qui figure ce double destin, vital et mortifié, du phénomène excitationnel.

Le texte sur le mythe de l'acquisition du feu concerne éminemment l'excitation. Freud y voit une démarche paradoxale : alors que les récits sur la découverte du feu s'efforcent de comprendre comment s'est opérée cette « conquête » prométhéenne, Freud, lui se demande comment l'homme de l'origine, l'ayant découvert par son expérience, de la foudre aux premiers frottements de silex (ce qui constitue déjà une excitation provoquée), a pu se retenir de la tentation de l'éteindre (ce qui d'ailleurs évoque déjà l'excitation), au moyen du jet d'urine. Il faut bien entendre le raisonnement : « La chaleur qui irradie du feu provoque la même sensation que celle qui accompagne l'état d'excitation sexuelle, et la flamme évoque dans sa forme et ses mouvements le phallus en activité. » Mais là se dessine le nexus entre l'urétral et le sexuel : « Quand le membre sexuel est dans cet état d'excitation qui a amené la comparaison avec l'oiseau (allusion au Phénix) et pendant que sont éprouvées ces sensations qui rappellent la chaleur du feu, il est impossible d'uriner ; et inversement, quand le membre sert à évacuer l'eau du corps, toutes ses relations avec la fonction génitale semblent éteintes. L'opposition des deux fonctions pourrait nous permettre de dire que l'homme éteint son propre feu avec sa propre eau ». Notons au passage la signification de l'énurésie, destin de l'excitation vésicale et révélateur de la pulsionnalité urétrale, somatisation en dernière analyse de l'angoisse de castration.

Résister à la tentation d'uriner sur le feu pour l'éteindre – travail de pompier, somme toute, mais avec les ressources du flux intracorporel – apparaît comme un tournant majeur dans le rapport entre pulsion et culture. Mais précisément c'est le feu et en

quelque sorte le « foyer » de l'excitation qui est en jeu. Il faudrait relire à partir de là les troubles sexologiques masculins. Quant au pyromane, s'il met la nature en feu, c'est qu'il puise son excitation dans l'incendie, c'est ce qui l'enflamme lui-même littéralement (et il arrive que pompier et incendiaire soient la même personne, pour cette raison précisément). On comprend que chez le pyromane, l'excitation sexuelle couve sous les cendres et qu'il s'en dédommage par ce spectacle de gala phallique qui embrase le paysage, une fois craquée l'allumette. . . De façon plus pacifique, mais affine à cette jouissance, la fascination pyrotechnique pour la fulguration en bouquets de traînées lumineuses dans l'étendue sombre du ciel soutient cet attrait (*Reiz*) de l'excitation.

Du trauma au pare-excitations : excitation et déliaison pulsionnelle

Un rebondissement majeur final de la théorie freudienne du fait excitationnel est l'introduction, en même temps que « l'au-delà du plaisir » (Freud, 1920), de la notion de « pare-excitations » (*Reizschutz*). On notera le glissement épistémologique qui fait passer d'une conception physique, abordant l'excitation en elle-même, à une représentation biologique (ou bio-psychique) du système excitationnel.

La définition la plus réaliste du trauma le présente comme « un événement vécu (*Erlebnis*) qui apporte, en un court laps de temps, un si fort accroissement d'excitation (*Reizzuwachs*) que son élimination ou son élaboration par les moyens normaux échoue, ce qui ne peut manquer d'entraîner des troubles durables de l'entreprise psychique » (Freud, 1917). En quoi il fait bouchon. La pointe pathogène du trauma est, au-delà du caractère pénible de l'effraction qui fait blessure (c'est le sens littéral du mot grec « trauma »), c'est, avec le crac de « l'entreprise psychique », le caractère inoubliable de cette expérience excitationnelle imposée, où le moi a menacé d'être englouti, en une sorte de mort imminente, mais auquel le sujet, par enkystement de la jouissance, revient obstinément. Pas seulement pour l'évacuer, mais bien pour le re-vivre. Ce n'est pas un hasard si les traumatismes de guerre figurent en tête des faits plaçant pour l'hypothèse d'un principe subornant le principe de plaisir recteur de l'appareil psychique. La souffrance post-traumatique naît de ces deux tendances fortement contradictoires. C'est ce qui explique aussi ces sujets qui ne trouvent la vie supportable qu'à s'exposer au pire, plus excitant à leurs yeux que le meilleur.

Freud donne à penser – et à voir en quelque sorte, car il y a une dimension visionnaire dans l'affaire – cette « vésicule », « petit morceau de substance vivante en suspens au sein d'un monde extérieur chargé des énergies les plus fortes », donc flottant et surnageant dans l'océan d'excitations. On a affaire à une monade assiégée de l'extérieur et de l'intérieur. Or précisément, s'il est possible de parer aux agressions excitationnelles du dehors, grâce à l'induration de la périphérie, comment fuir l'agression interne, espèce de perforation interne ? La douleur se définit comme une « effraction » du pare-excitations « sur une étendue limitée », ce que démontre la moindre rage de dents. On retrouve ce thème central qui court dans toute la problématique freudienne : on ne peut fuir ce qui vient du dedans, soit la pulsion, mais bien plus précisément le noyau excitationnel de la pulsion, *in statu nascendi*. Surtout on ne dispose pas de « pare-excitations » interne, quoique l'on cherche à y suppléer par diverses stratégies, notamment toxiques⁶.

L'excitation du vivant, polarisée sur le sexuel, a donc une politique de l'excitation, non seulement économique, mais dynamique. Mieux : c'est le pare-excitations qui donne la clé de l'excitation. Elle se définit proprement par sa fonction de « pare-feu ». L'excitation n'est au fond jamais mieux accessible à

l'investigation, clinique et théorique, que via le système de défense dont elle fait l'objet. C'est le pare-excitations qui désigne l'excitation, en sorte que le *Reiz* est définissable réactionnellement comme ce contre quoi protège le *Reizschutz*.

Ce n'est pas un hasard si cette notion apparaît dans le cadre de l'introduction du second dualisme pulsionnel. L'excitation est prise dans la compulsion de répétition, signe majeur d'opérativité de la pulsion de mort (*Todestrieb*, terme qui accole ces deux termes fortement contrastés). Ce premier éclair de vie est gros d'un *emballement répétitionnel*.

Toute la clinique analytique atteste le destin en ce sens pathologique d'un accrochage à l'excitation, bloquant décisivement l'expansion du vivant, en une sorte de bouchon. Ce que présente spectaculairement l'attaque épileptique, qui ne cesse de croître jusqu'à noyer le moi dans « l'orage électrique », une fois franchie la ligne de l'aura. Il y a plus qu'un débordement : sa disproportion montre que s'y trouve actée une véritable désunion ou désintrinsication pulsionnelle, entre les pulsions d'auto-conservation et érotiques, « pulsions de vie » et les pulsions de mort. Alors apparaît, comme dans la possession, cet autre corps, en quelque sorte contemporain de l'excitation primitive. Le supposé « possédé ».

Excitation du savoir, savoir de l'excitation

Ce paroxysme éclaire enfin l'excitation intellectuelle, tenue à tort pour la plus éloignée du corps. Qui est le « petit œdipe », sinon celui qui est impérativement porté à savoir, par l'excitation d'un certain objet interdit ? Et qu'est-ce que la scène originelle, sinon la rencontre de la jouissance de l'Autre parental ou adulte, par le spectacle du coït ou les avances du séducteur, opérateur exciteur, retraité à travers le prisme du fantasme ? Freud ne cesse de souligner davantage la position de « chercheur » (*Forscher*) de l'enfant œdipien. Au fond, l'enfant commence à enquêter sur les événements de la maisonnée et ce qui se trame dans la chambre parentale, mais, avec le temps, la curiosité (*Wissbegierde*, désir de savoir) l'emporte en quelque sorte sur le contenu de l'enquête. D'autant plus que cette pulsion est sans issue, se heurtant in fine sur la barrière de l'inceste. Il n'y a pas de pulsion de perfectionnement, souligne Freud, c'est bien plutôt sous l'aiguillon de l'énigme du sexuel, éminemment *excitative*, que s'amplifie le savoir. Le sujet finissant par vouloir seulement. . . *savoir savoir*. Préhistoire qui marque fortement la vocation ultérieure de ce que l'on appelle « intellectuel », le véritable intellectuel étant on ne peut plus pulsionnel (nous ne parlons pas de ce que l'argot appelle par troncation dévalorisante « l'intello » qui, lui, ne fait que titiller les choses dites alors, avec détachement, « intéressantes », n'y impliquant par-là même aucun désir, flagrant au contraire chez le « chercheur »). L'intellectuel jouxte de très près le sexuel, alors qu'il semble nettement du côté de la sublimation. On sent bien, à l'âpreté de la pulsion de savoir, qui ne « lâche pas le morceau », qu'elle tient du sexuel et que, si elle peut se mettre au service de la sublimation ce pôle diamétralement opposé à l'excitation, elle trahit par son aspect « bestial », un accroc à la sublimation. Ce qui polarise l'excitation intellectuelle, ce sont les questions sans réponse qu'il s'agit de mettre à jour, l'approche de l'objet à découvrir dans la recherche (Assoun, 1997 ; Assoun, 2004) étant le moment le plus excitant, l'eureka constituant assez précisément un orgasme intellectuel, aussi rare il est vrai que son équivalent sexuel.

L'enfant œdipien est bien foncièrement un petit jaloux. Et s'il y en a un qui veut « savoir », c'est bien le jaloux. Ce que confirme l'adulte jaloux, bouleversé par la possibilité d'être trompé, enquêteur invétéré, jouit de mettre à jour la jouissance obscène de l'autre. Etant convaincu que l'autre lui ment, s'il enquête, ce n'est pas, malgré ce qu'il croit, pour savoir s'il est trompé *ou pas*, mais en espérant vérifier et confirmer qu'il l'est bien. Le moment

⁶ Cf. notre contribution « Psychanalyse et toxicomanie », in *Addictologie clinique* sous la direction d'Eric-Pierre Toubiana, Presses Universitaires de France.

où il approche des « preuves » ardemment cherchées, il est au comble de l'excitation, de surprendre en flagrant délit la jouissance de l'Autre dont il devient au fond le témoin privilégié, en une connivence souterraine avec les fauteurs. Au reste, dans les divers domaines, c'est dans l'attente et l'approche que culmine le vécu excitationnel. Mais cela suppose qu'elle soit traitée par le fantasme, l'excitation signant la zone d'approche de l'objet.

On voit bien la collusion du savoir et de la jouissance dans l'appétence excitationnelle. Il y a, au cœur de l'excitation brute, quelque chose d'un tropisme, que l'on retrouve dans le savoir : « quelle belle chose que de savoir quelque chose ! », l'exclamation du *Bourgeois gentilhomme*, si naïve paraît-elle, fait allusion à cette soif d'excitation. Le sujet jouit de sa propre excitation à savoir, au-delà de l'objet particulier, qui n'est à la limite qu'un prétexte, il se jouit par le savoir. « Savoir quelque chose » alimente le brasier de l'excitation épistémophilique dans lequel sont jetées sans fin les « choses » à savoir... D'où le caractère insatiable du savoir dont la devise est « encore ! », en quoi on reconnaît l'escalade de la jouissance, l'adverbe faisant impératif.

Le franchissement paroxystique

Au bout de cette spectroscopie, on voit que l'excitation, ce réel incompressible, se définit par une série de lignes de franchissement de l'inorganique (physique) du vivant (biologique), du psychique-inconscient enfin – le tout se jouant dans la dimension du symptôme, qui est la figure du réel en psychanalyse.

Ce que l'image plus naïve du furet de la comptine laissait entrevoir assez efficacement, cet animal ayant l'art de se faufiler dans tous les trous du réel. Qu'il s'agisse d'une allusion érotique dissimulée par une contrepèterie, avec un sous-entendu sexuel n'étonnera pas. Comme le furet, elle court, elle court, l'excitation... Elle suit le tracé des deux pôles de l'appareil psychique, sensori-moteur. Mais s'il est impulsé par la vie, ce furet ne court-il pas à sa mort ? Qu'est-ce qu'un fanatique (Assoun, 2005), sinon un excité à mort ? On sait ce dont sont capables les fanatiques, ces excités de l'idéal, expérimentant et démontrant la nocivité des idéaux. Le paradoxe révélateur est que la psychanalyse met en évidence, avec la nature paroxystique de l'excitation, son envers, qui est l'aspiration à un point zéro, à un état d'inexcitation, retrouvailles avec l'état de mort antérieur à l'apparition du vivant. Ce n'est pas un hasard si Freud lui donne le nom de « principe de Nirvâna »⁷. Dans le Nirvâna, on entend bien la volonté de revenir à cet état de sérénité, une fois débarrassé du désir et de ses turbulences excitationnelles, de ces « haut » et ces « bas », retrouvant enfin la « constance ». Nulle question de sagesse dans l'usage psychanalytique du terme, il s'agit bien plutôt de prendre acte de cette tendance létale de l'appareil psychique.

On se souvient que l'acte sexuel tend à l'extinction de l'excitation, le Nirvâna fait de l'extinction (*Erlöschen*) un absolu et un idéal. Le Nirvâna est l'autre nom de la *Reizlosigkeit*, absence d'excitation (littéralement : déliée de toute excitation), renchérisant sur le narcissisme du sommeil, qui veut tenir à distance ce foyer d'excitations que constitue le monde extérieur. Dans la narcolepsie, il faut voir bien plus qu'un sommeil brusque, profond et répétitif : on y sent la rétraction du sujet, d'allure réflexe, sur un signal de reviviscence du traumatisme dans l'ambiance, sombrant « corps et biens » dans son étrange sommeil comme dans un trou, celui du « traumatisme », pour reprendre l'effet de signifiant lacanien. Comme si la menace de « sur-excitation traumatique » le jetait dans un état où il n'est plus accessible à aucun excitant. Il n'est plus sensible en quelque sorte à l'alternance veille/sommeil, à l'alternance du rythme circadien qui constitue une donnée et un signifiant primaire.

⁷ Emprunt à Barbara Low.

L'excitation, du réel aux discours

On espère avoir montré qu'à défaut de mettre la main dessus, on peut en caractériser avec rigueur le tracé et ses enjeux clinico-théoriques, l'offrant ainsi à la discussion depuis l'expérience spécifique, analytique, qui justifie de l'appréhender ainsi, ce qui comporte un effet de retour sur les autres savoirs de l'excitation.

Le point décisif est que l'excitation est cet élément qui, pour être intraitable, n'en est pas pour autant « sauvage ». D'une part, c'est l'envers du refoulement et de la culture (et non simplement son contraire) ; d'autre part, elle ne fait pas que « courir », elle revient, c'est un retour, à ce titre premium majeur de la jouissance, dont elle n'épuise pas pour autant les formes, puisque tout le travail du symptôme consiste, tout en se soumettant au renoncement pulsionnel, à tenter de *regagner quelque chose de la jouissance perdue*. C'est, au sens radical, le « bénéfice du symptôme ». C'est cet aller-retour qui fait que l'excitation brute est perdue une fois pour toutes – comme l'expérience de satisfaction originaire –, mais n'en est pas moins active dans la psyché, comme une insistance amnésique. Elle s'y inscrit par rétro-action, à travers les formations inconscientes, du rêve au fantasme en passant par le symptôme. C'est sans doute le point de coupure que souligne le plus nettement la psychanalyse. Moment où le « grain de sable » excitationnel reparait sous la « perle » symptomatique, comme son nucleus. Dimension essentielle du sexuel, qui fait que l'excitation, en elle-même non nécessairement sexuelle, trouve dans le sexuel son plein emploi.

La conclusion d'une ironie féconde est cette remarque de Freud, dans l'un de ses derniers aphorismes : « Il manque toujours quelque chose à la pleine décharge et satisfaction en attendant quelque chose qui ne venait pas » (Freud, 1921–1938). Donc l'excitation tend foncièrement à la décharge, et à la décharge « pleine », mais : il manque, chroniquement, un certain quelque chose. La « réaction de l'orgasme », plutôt qu'un accomplissement sexologique, est « le morceau manquant » à ce défaut ; les « absences » (au sens épileptique), mais aussi « les accès de rire » ou les pleurs constituent les suppléances à cette pièce manquante. Cela pose la base du caractère « insatisfaisable » de la pulsion sexuelle. Le « manque » serait donc à l'œuvre dès la première excitation, répercuté ensuite dans la pulsion, le désir et jusque dans l'amour. C'est ce « manque » que la psychanalyse prend en charge jusqu'en son embouchure excitationnelle.

On en voit, une fois traversé la dimension métapsychologico-clinique, le considérable enjeu épistémologique. Pas de meilleure définition de l'interdisciplinarité selon nous que la négociation serrée des points de franchissement de l'objet considéré, « différentiel » entre les disciplines, qui fait que l'objet complexe fait franchir les frontières de ce que l'on appelle disciplines ou sciences spécialisées. C'est en cela que l'excitation est excitante à penser, par où nous refermons la boucle. On ne peut en débattre qu'en se battant avec le réel qu'elle brandit. La psychanalyse *fara da se*, elle a à se faire elle-même, disait son créateur, mais précisément elle ne prend effet de sa spécificité que par l'expérimentation de son différentiel, donc sa confrontation, mise « front contre front » transdisciplinaire. Savoir de l'Autre, à ce titre « excitant » pour les savoirs autres...

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Assoun, P. L. (1981). *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Paris: Payot 1990.
 Assoun, P. L. (1984). *L'entendement freudien*. Paris: Gallimard.
 Assoun, P. L. (1997). *Le savoir de l'enfant. De l'énigme sexuelle à la passion de la recherche, in L'enfant et les savoirs, La Lettre du GRAPE* (n° 27, pp. 15–34). Erès.

- Assoun, P. L. (2001). *Le mouvement et la trace. « L'inconscient moteur », in La Trace : Résonances* (pp. 185–192).
- Assoun, P. L. (2004). La recherche freudienne. Petit Discours de la Méthode à l'usage de la recherche en psychanalyse. *Recherches en psychanalyse*, 1, 49–63.
- Assoun, P. L. (2005). La folie de l'idéal ou l'inconscient fanatique. Figures de la Schwärmerei. *Penser/rêver*, 8, 169–188.
- Assoun, P. L. (2009). *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse* (3e éd.). Paris: Anthropos/Economica.
- Assoun, P. L. (2013a). *La métapsychologie* (2e éd.). Paris: Presses Universitaires de France, Quadriga.
- Assoun, P. L. (2013b). *L'excitation et ses destins inconscients. Court traité de l'excitation*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Assoun, P. L. (2013c). *Leçons psychanalytiques sur Masculin et féminin*. Paris: Economica.
- Assoun, P. L. (2014). *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse* (5e éd.). Paris: Economica.
- Assoun, P. L. (2017). *La sublimation. Leçons psychanalytiques*. Paris: Economica.
- Ferenczi, S. (1924). *Thalassa*. Paris: Payot.
- Freud, S. (1905). Fragments d'une analyse d'hystérie. In *Œuvres complètes VI (2006)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1914). Le Moïse de Michel Ange. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 1985). Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destins des pulsions. In *Métapsychologie*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1916-1917). *Introduction à la psychanalyse*. Paris: Payot.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir, chapitre VII, G.W. XIII, 68*. Paris: Petite bibliothèque Payot.
- Freud, S. (1921–1938). *Résultats, idées, problèmes*. Paris: PUF, 1998.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Paris: PUF, 2004.
- Freud, S. (1932-33). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1937). Analyse finie et analyse sans fin. In *Œuvres complètes - psychanalyse : volume 20* (p. 2010). Paris: PUF.
- Freud, S. (1895). Esquisse (Projet) d'une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse*. Paris: PUF.
- Lacan, J. (1962). *Le Séminaire IX, 30 mai 1962*. Paris: Éditions du Seuil.
- Lacan, J. (1969). *Le Séminaire, L'Envers de la psychanalyse, 11 février 1969*. Paris: Éditions du Seuil.